

BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE
E1 LANGUE FRANÇAISE, LITTÉRATURES ET AUTRES MODES D'EXPRESSION
ARTISTIQUE

Série : STAV

Durée : 180 minutes

Matériel(s) et document(s) autorisé(s) : **Aucun**

Le sujet comporte 5 pages

I- QUESTIONS DE COMPRÉHENSION	8 points
II- ARGUMENTATION : au choix du candidat, essai ou écriture d'invention	8 points
III- EXPRESSION ÉCRITE	4 points

SUJET

Le sujet comporte trois textes et des questions.

TEXTE 1: Albert COHEN, *Ô vous, frères humains*, 1972

TEXTE 2 : Agota KRISTOF, *Le Grand cahier*, 1986

TEXTE 3 : Jules VALLÈS, *L'Enfant*, 1879

TEXTE 1

A travers ce récit autobiographique, Albert Cohen évoque sa découverte de l'antisémitisme et de la haine à l'âge de dix ans. Un camelot (vendeur des rues) vient de l'injurier violemment.

Ainsi me dit le camelot dont je m'étais approché avec foi et tendresse en ce jour de mes dix ans, d'avance ravi d'écouter le gentil langage français dont j'étais enthousiaste, crétinement d'avance ravi d'acheter les trois bâtons de détacheur universel pour me faire bien voir du camelot, pour lui plaire, pour avoir le droit de rester, pour en être, pour participer à la merveilleuse communion, pour aimer et être aimé.

Ô honte encore à l'heure où j'écris, et c'est un aveu qui me coûte, je fis un regard suppliant à mon bourreau qui me déshonorait, j'essayai de fabriquer un sourire pour l'apitoyer, un sourire tremblant, un sourire malade, un sourire de faible, un sourire juif trop doux et qui voulait désarmer par sa féminité et sa tendresse, un pauvre sourire d'immédiate réaction apeurée et que je tentai ensuite de transformer et de faire plaisantin et complice, genre Oui c'est une bonne plaisanterie mais je sais que ce n'est pas sérieux et que vous voulez rire et qu'en réalité on est de bons amis. Un espoir fou d'enfant sans défense et tout seul. Il va avoir pitié et il me dira que c'était pour rire.

Mais mon bourreau fut impitoyable et je revois son sourire carnassier aux longues canines, rictus de jouissance, je revois son doigt tendu qui m'ordonnait de filer tandis que les badauds s'écartaient, avec des rires approbateurs, pour laisser passer le petit lépreux expulsé.

Albert COHEN, *Ô vous, frères humains*, chap. XI, 1972

TEXTE 2

A cause de la guerre, Claus et Lucas, deux jumeaux, sont confiés par leur mère à leur grand-mère qui vit à la campagne. La séparation et la méchanceté de leur grand-mère les obligent à s'endurcir physiquement et surtout affectivement pour ne pas souffrir. Ils rédigent un « Grand Cahier » dans lequel ils consignent tous les événements auxquels ils assistent.

EXERCICE D'ENDURCISSEMENT DU CORPS

Grand-Mère nous frappe souvent, avec ses mains osseuses, avec un balai ou un torchon mouillé. Elle nous tire par les oreilles, elle nous empoigne par les cheveux.

D'autres gens nous donnent aussi des gifles et des coups de pied, nous ne savons même pas pourquoi.

Les coups font mal, ils nous font pleurer.

Les chutes, les écorchures, les coupures, le travail, le froid et la chaleur sont également causes de souffrances.

Nous décidons d'endurcir notre corps pour pouvoir supporter la douleur sans pleurer.

Nous commençons par nous donner l'un à l'autre des gifles, puis des coups de poing. Voyant notre visage tuméfié, Grand-Mère demande :

– Qui vous a fait ça ?

– Nous-mêmes, Grand-Mère.

– Vous vous êtes battus ? Pourquoi ?

– Pour rien, Grand-Mère. Ne vous inquiétez pas, ce n'est qu'un exercice.

– Un exercice ? Vous êtes complètement cinglés ! Enfin, si ça vous amuse...

Nous sommes nus. Nous nous frappons l'un l'autre avec une ceinture. Nous disons à chaque coup :

– Ça ne fait pas mal.

Nous frappons plus fort, de plus en plus fort. Nous passons nos mains au-dessus d'une flamme. Nous entaillons notre cuisse, notre bras, notre poitrine avec un couteau et nous versons de l'alcool sur nos blessures. Nous disons chaque fois :

– Ça ne fait pas mal.

Au bout d'un certain temps, nous ne sentons effectivement plus rien. C'est quelqu'un d'autre qui a mal, c'est quelqu'un d'autre qui se brûle, qui se coupe, qui souffre.

Nous ne pleurons plus.

Agota KRISTOF, *Le Grand cahier*, 1986

TEXTE 3

Le narrateur de L'Enfant, Jacques Vingtras, raconte la mort de Louissette, la petite sœur de son ami Bergougnard.

Mon cœur a reçu bien des blessures, j'ai versé bien des larmes ; j'ai cru que j'allais mourir de tristesse plus d'une fois, mais jamais je n'ai eu devant l'amour, la défaite, la mort, des affres de douleur, comme au temps où l'on tua Louissette devant moi.

Cette enfant, qu'avait-elle donc fait ? On avait raison de me battre, moi, parce que, quand on me battait, je ne pleurais pas, – je riais quelquefois même parce que je trouvais ma mère si drôle quand elle était bien en colère, – j'avais des os durs, du *moignon*, j'étais un homme.

Je ne criais pas, pourvu qu'on ne me cassât pas les membres – parce que j'aurais besoin de gagner ma vie.

« Papa, je suis un pauvre, ne m'estropie pas ! »

Mais la mignonne qu'on battait, et qui demandait pardon, en joignant ses menottes, en tombant à genoux, se roulant de terreur devant son père qui la frappait encore...toujours !...

« Mal, mal ! Papa, papa ! »

Elle criait comme j'avais entendu une folle de quatre-vingts ans crier en s'arrachant les cheveux, un jour qu'elle croyait voir quelqu'un dans le ciel qui voulait la tuer !

Le cri de cette folle m'était resté dans l'oreille, la voix de Louissette, folle de peur aussi, ressemblait à cela.

« Pardon, pardon ! »

J'entendais encore un coup ; à la fin je n'entendais plus rien qu'un bruit étouffé, un râle.

Une fois, je crus que sa gorge s'était cassée, que sa pauvre petite poitrine s'était crevée, et j'entrai dans la maison.

Elle était à terre, son visage tout blanc, le sanglot ne pouvant plus sortir, dans une convulsion de terreur, devant son père froid, blême, et qui ne s'était arrêté que parce qu'il avait peur, cette fois, de l'achever.

On la tua tout de même. Elle mourut de douleur à dix ans.

Jules VALLÈS, *L'Enfant*, ch. XIX, « Louissette », 1879

I- QUESTIONS DE COMPRÉHENSION (8 points)

Cette partie appelle des réponses précises et rédigées.

1. Textes 1 et 2 (5 points)

Confrontez les textes 1 et 2 : les narrateurs-personnages réagissent-ils de la même manière à la violence ? Vous vous appuyerez notamment sur l'étude du lexique, de l'énonciation et des temps verbaux.

2. Texte 3 (3 points)

Vous identifierez le registre dominant du texte en précisant quels sentiments le narrateur cherche à faire naître chez le lecteur.

Vous justifierez votre réponse en vous appuyant sur au moins trois procédés d'écriture.

II- ARGUMENTATION (8 points)

Vous traiterez, au choix, l'un des deux sujets suivants

Essai

Les récits à la première personne permettent-ils de mieux partager avec le lecteur l'expérience des sentiments ?

Vous rédigerez votre réponse dans un développement structuré et argumenté de deux pages minimum en vous appuyant sur les textes du corpus, les œuvres lues en classe et votre expérience de lecteur et de spectateur.

OU

Écriture d'invention

A l'issue de la lecture de *L'Enfant* de Jules Vallès, un débat s'engage entre deux élèves.

Le premier défend l'idée que la littérature et les autres arts doivent s'emparer de sujets graves tandis que le second demande davantage de légèreté et d'évasion.

Vous rédigerez ce dialogue de deux pages environ en mobilisant des procédés d'écriture variés et des exemples littéraires et artistiques précis.

III- EXPRESSION (4 points)

Sur l'ensemble de la copie.